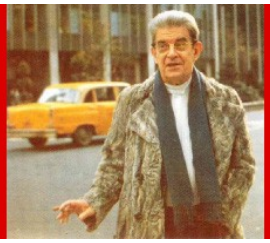
Le maître de demain, c'est dès aujourd'hui qu'il commande — Jacques Lacan

Lacan Quotidien



N° **780** – Vendredi 15 juin **2018** – 13 h 25 **[GMT + 2]** – **lacanquotidien.fr**

Qui dit quoi

EN AVANT

Éditorial

Quand MLP cite Lacan, par Anaëlle Lebovits-Quenehen

LECTURES

À propos de *« Je » une traversée des identités* de Clotilde Leguil, par Paula Galhardo

Le jouir du corps comme cadre
À propos de *L'Age d'homme* de Michel Leiris, par Philippe Lacadée

ÉDITORIAL

Anaëlle Lebovits-Quenehen

Quand MLP cite Lacan

Il y a bien des usages possibles de la citation, rendre hommage, reconnaître une dette ou y prendre un départ pour lui donner son empan, la déployer, la contrer, ou encore se cacher derrière un autre sur le mode d'un « c'est pas moi qui le dit ». J'en passe. Quand le texte seul n'y suffit pas, l'énonciation de celui qui cite permet de saisir la valeur de ladite citation.

Il y a en outre des usages politiques de la citation. Ainsi Marine Le Pen cite Lacan le 17 mai dernier sur France 2 : « Le réel, c'est quand on se cogne » ; puis d'ajouter : « La France s'est cognée à l'échec de sa politique d'immigration et d'intégration ». Cette citation là consistait à se référer à l'objet de sa désapprobation pour le neutraliser.

Marine Le Pen n'ignore probablement pas l'opposition qu'un certain nombre de lacaniens lui ont manifesté lors de sa candidature à l'élection présidentielle du printemps dernier. Elle l'ignore sans doute d'autant moins que ses lieutenants ont bien accusé réception des Forum anti-Le Pen qui ont alors couvert la France (1). L'entreprise de « rediabolisation » du Front National dans laquelle les médias ne s'investissaient que bien peu avant le printemps fut l'œuvre de psychanalystes, d'intellectuels, d'artistes, au premier rang desquels Jacques-Alain Miller et Bernard Henri-Lévy. Ce sont eux qui rappelaient les origines diaboliques du FN permettant à certains de retrouver une mémoire atrophiée par la normalisation d'un fascisme qui montre désormais patte blanche. Et ce n'est pas seulement un savoir que les psychanalystes mobilisés opposaient alors au FN, mais d'abord une orientation, effectivement lacanienne.

Marine Le Pen n'a alors pas adressé un mot de reproche à cette campagne. Elle l'a plutôt ignorée, laissant ses soutiens manifester leur opposition par la bande, hors des circuits officiels. Mais voilà qu'un an après cette entreprise de rediabolisation, Marine Le Pen cite Lacan qu'elle n'a sans doute jamais lu – ce ne serait pas la première. Le fait qu'un responsable politique cite Lacan, et spécialement cette phrase, n'est pas une première non plus – Laurent Fabius ou Jean-François Copé l'ont déjà cité après que Jacques-Alain Miller l'ait évoquée dans *Charlie Hebdo*, il y a des années. Mais que Marine Le Pen le fasse un an après qu'une foule de lacaniens aient publiquement exprimé leur refus radical de son parti nous en dit long sur sa façon de procéder avec ceux qui s'opposent à elle. Elle n'hésite pas, à l'occasion, à user des mêmes signifiants-maitres qu'eux – *Lacan* en l'occurrence –, les avalant en somme pour faire oublier leur opposition à sa position politique et à celle de son parti.

C'est de cette manière aussi qu'elle se dit l'amie des juifs ou d'Israël quand elle le peut – pas trop souvent néanmoins – juste assez pour faire oublier les origines antisémites de sa formation politique. Si son père n'était pas réputé pour aimer les juifs, MLP n'a semble-t-il pas toujours dédaigné les néo-nazis, spécialement autrichiens. On pointe les relents de leurs bombances. Qu'importe, elle les présente comme tout ce qu'il y a de plus sympathique et respectable, et continue de se goberger. Les lacaniens ont ébranlé d'une autre façon ses projets d'accéder à la présidence. Qu'importe qu'ils aient pu lui faire du tort, puisque, là encore, ce qui la compromet, elle fait mine de le reconnaître dans sa dignité, et en fait, ici, un objet de sympathie et, là, une source d'inspiration. Quand MLP cite Lacan, elle prétend le gober.

User des semblants

Rien de cela n'est tout à fait surprenant si l'on songe à la façon dont le Front use des semblants qu'il confond trop résolument avec les faux-semblants. Ainsi Gilbert Collard, interrogé sur les ondes quelques jours avant le congrès du Front National en mars dernier, prétendait que le FN n'était plus raciste depuis longtemps, que la page Jean-Marie Le Pen était tournée. Si cette image lui collait à la peau, c'était l'œuvre de ces ringards qui voulaient à toute force diaboliser le parti d'extrême-droite. La journaliste pourtant revient à la charge l'interrogeant sur la pertinence d'une invitation faite à Steeve Banon (ancien conseiller de Donald Trump réputé pour son racisme virulent) à ce congrès. Et voilà l'avocat, toute honte bue et ayant manifestement réponse à tout, concédant d'abord qu'il n'approuvait pas sa venue au congrès, puis invoquant « la dialectique et l'intelligence du discours », parvient à soutenir : « Je peux dire à un raciste qu'il est immonde, mais faut-il encore que je le voie pour le lui dire » (2). Puis l'avocat de s'indigner contre « la congrégation des enfermés » que la journaliste était supposée créer par sa question !

On en rirait si le FN n'allait bon train et l'Europe ne se laissait gagner par l'extrême droite. Gilbert Collard parle comme l'autre cite. On peut tout dire, dire n'importe quoi, pourvu que la conviction y soit. Elle compensera l'indigence ou la vanité du propos. L'énonciation est bien là, mais elle est seule à soutenir une proposition qui défie la logique et fait fi de la décence comme du réel (justement), réel qu'aucune vérité n'indexe plus.

Le FN et Marion changent de nom

Le Front National n'est plus. Le parti change de nom. Le Rassemblement National le remplace utilement. Marine garde cependant le nom de son père. Le signifiant FN disparait, mais le signifiant Le Pen, lui, perdure. Ce nom qui s'obstine manifeste un choix : celui de ne pas abandonner le nom du fondateur de son Parti. Comme femme vivant maritalement, elle aurait pourtant pu effacer ce nom, le faire oublier, à peu de frais. D'autant qu'elle a l'art d'effacer ce qui la dérange. Elle n'en fait rien pourtant, et garde le nom de son père, sans doute pour continuer à lui rendre l'hommage paradoxal que l'on sait.

Mais à la troisième génération, la nièce Marion fait moins de manières pour effacer le nom qui l'a portée en politique. Cette femme, dont Steeve Banon peut dire qu'« elle n'est pas simplement une étoile montante en France, [mais] l'une des personnes les plus impressionnantes au monde », s'est débarrassée du Le Pen qui composait son nom.

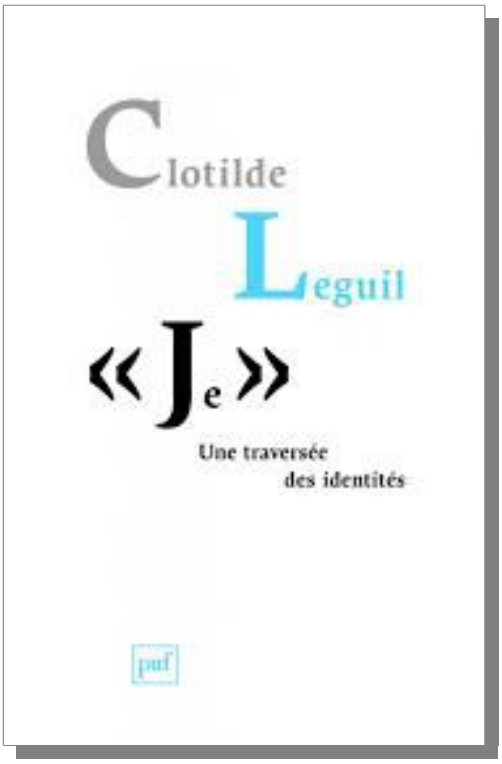
Au terme de la soustraction, il reste à Marion le seul nom de Maréchal. L'équivoque fait bien sûr résonner un signifiant lesté d'un poids certain – au moins aux oreilles de ceux qui ont un peu de mémoire et d'histoire. À effacer un nom, on fait mieux saillir l'autre, comme pour attester qu'on ne se débarrasse pas de ses origines politiques sans en forcer le trait. Ou pour le dire avec Lacan : ce qui est forclos du symbolique revient dans le réel. Et ça promet de cogner dur.

1 : Et spécialement celui qui se tenait à la mutualité le 18 avril 2017 et auquel M. Chatillon menaçait de se rendre pour en découdre.
2 : Cf. interview de G. Collard, *France info*, 10 mars 2018, (aux alentours de 23 minutes 30), à retrouver ici

LECTURES

À propos de *« Je » une traversée des identités* de Clotilde Leguil

par Paula Galhardo



Que l'époque du « Je » soit révolue, c'est ce que proclament certains. Ceux que Clotilde Leguil nomme les « adversaires de la subjectivité » veulent nous faire croire que dire « Je » aujourd'hui serait soit une faute – celle de se replier sur soi et d'oublier le « nous » – soit une erreur et une illusion qui n'ont plus lieu d'être, étant donné l'avancement des connaissances scientifiques. En effet, l'air du temps est à la fois aux revendications des appartenances identitaires et au discours homogénéisant de la science. Cette étrange conjonction tend à gommer la brèche dans laquelle le « Je » pourrait advenir et ne fait une place qu'au *moi* qui se donne à voir comme une série d'images narcissiques. C'est sur ce terrain que Clotilde Leguil situe sa réflexion dans son livre *« Je », une traversée des identités*. Le questionnement qui anime cet ouvrage est double : il s'agit de comprendre les menaces contemporaines qui pèsent sur le « Je », d'une part, et de se demander ce que peut la psychanalyse aujourd'hui contre ces menaces et les impasses auxquelles elles mènent, d'autre part. Dans un langage à la fois accessible et rigoureux, et en illustrant ses propos par des exemples empruntés à la littérature et au cinéma, l'ouvrage de Clotilde Leguil répond à l'exigence formulée par Lacan selon laquelle le psychanalyste devrait être capable de « rejoindre à son horizon la subjectivité de son époque » (1).

La première moitié du livre aborde trois dangers contemporains menaçant le « Je » : celui de l'identité totale, celui de la quantification et celui du narcissisme de masse. Le premier danger est celui de la dissolution du « Je » dans le « Nous », dans une identité sociale et politique ayant la prétention de résorber toute singularité. L'histoire du XXe siècle porte la marque du déchaînement de cet « on » totalitaire, incarné par un « Autre sans faille » ayant une prise non seulement sur les conduites et les actions des citoyens, mais aussi sur leur vie intime. Que cette identité totalitaire ne soit pas imposée aux individus, mais que ceux-ci puissent se vouer avec passion à la soutenir conduit certains à considérer que cette servitude volontaire est un argument décisif pour défendre le caractère historique, voire fictif, du « Je ». Or, si depuis Freud on connaît les ressorts de ce renoncement à la subjectivité

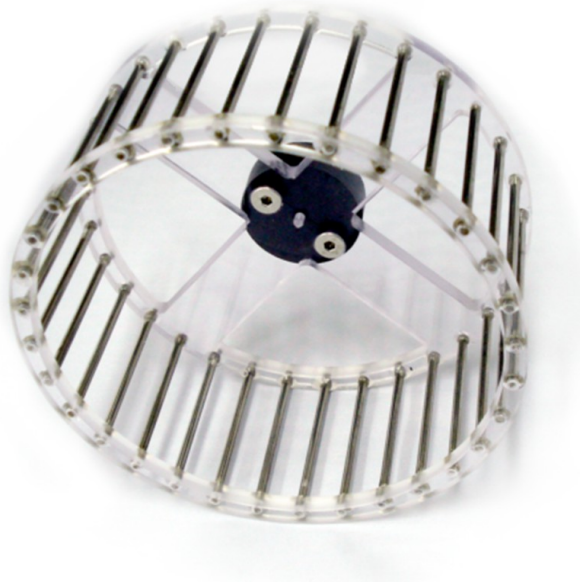
au profit d'un idéal de masse, Clotilde Leguil rappelle ici une distinction lacanienne cruciale : ce n'est pas le « Je », mais le *moi* qui trouve refuge dans la masse et dans le fanatisme identitaire. Ainsi, si le dévouement passionné à une identité totalitaire efface le « Je », cela doit s'entendre au sens éthique : il touche à la responsabilité du sujet, venant soulager chacun de sa faille et du poids d'y répondre.

Le deuxième danger qui pèse sur le « Je », celui de la quantification, opère au nom de la science. L'auteure cherche à montrer que l'emprise de la quantification sur l'être humain, contrairement à ce que l'on pourrait croire, ne constitue pas un développement direct du processus de mathématisation de la nature, mais découle d'une évolution politique. L'avènement de la statistique va de pair avec une nouvelle manière de gouverner les populations et participe à la structuration même de cette nouvelle réalité, dans laquelle règne la figure de l' « homme moyen », celui dont la singularité s'efface devant des déterminismes sociaux chiffrables, matière docile au calcul.

Alors que les deux premiers dangers menaçant le « Je » relèvent de l'injonction au « tous pareils », le troisième semble faire une place à la singularité, dans la mesure où il met l'individu au premier plan. Il s'agit de ce que Clotilde Leguil nomme le narcissisme de masse, celui qui se déploie surtout *via* les réseaux sociaux et qui, contre la quantification, mobilise l'intensité : « une recherche de l'être par la sensation jubilatoire que peut procurer la contemplation de sa propre image dans le regard de l'autre » (2). Encore une fois, le *moi* cherche à déloger le déchirement subjectif qui constitue le sujet, étouffant la possibilité même de construire une histoire subjective et asphyxiant le « Je » à l'intérieur d'une « armure identitaire ». Le sujet est ici capturé par les images qu'il donne à voir, images qui se multiplient sans cesse, mobilisant ainsi la jouissance narcissique de se montrer. Il ne s'agit pas simplement du soulagement produit par la fixation de l'identité du sujet dans une image, mais d'une jouissance du regard qui ne trouve pas de point d'arrêt.

Face à ces dangers qui constituent aussi des méprises sur le « Je », que peut la psychanalyse ? Clotilde Leguil souligne que le « Je » dont il est question dans une cure est précisément celui qui se trouve aujourd'hui menacé. L'auteure nous conduit alors à un questionnement de l'expérience analytique en tant que lieu où peut s'élaborer une conception du « Je » permettant de « de saisir, au-delà de la psychanalyse, le point aveugle d'un moment, le nôtre, qui pense pouvoir résumer la vie humaine à la quantification, au narcissisme, voire à l'identité totalisante » (3).

L'expérience d'une analyse est tout d'abord celle d'un lieu où l'on s'adresse à quelqu'un pour faire exister une souffrance qui n'a pas droit de cité ailleurs. Au début d'une cure, le « Je » n'est donc qu'une opacité faisant souffrir, que Clotilde Leguil nomme, en suivant Lacan, *l'être du sujet.* Celui-ci n'est évidemment pas une entité préexistante (un *moi* qu'il faudrait d'adapter, rectifier ou renforcer), mais un écart entre l'identité et l'être. De cet écart, nous ne trouvons la trace qu'en creux, dans le défilé des signifiants, ce qui requiert un espace de liberté où tout peut être dit et une écoute attentive. Le « Je » dont il s'agit est donc précisément une brèche dans l'identité : il apparaît d'abord comme une inadéquation et se transforme en une question adressée à l'autre. C'est en ce sens que l'expérience d'une cure implique ce que l'auteure nomme une « ascèse identitaire » : le « Je » n'advient que par un travail de désidentification, autrement dit par une traversée des identités. S'engager dans ce travail demande non seulement que l'on y consacre du temps, mais aussi que l'on renonce aux satisfactions immédiates et aux solutions rapides, aujourd'hui nombreuses.



Des analyses de Clotilde Leguil, se dégage une figure du « Je » qui ne renvoie donc pas à l'identité, fût-elle personnelle ou politique, mais à une opacité résistant à toute appartenance. Que le « Je » ne soit pas pris en charge par les identifications ne signifie pas que celles-ci soient insuffisantes, mais que le « Je » est d'un autre ordre : « c'est un rapport à l'existence qui permet de la considérer comme sienne, et de parler en première personne » (4).

On retrouve ici un fil rouge que Clotilde Leguil avait déjà tiré dans son travail sur les rapports de Lacan à l'existentialisme de Sartre (5) : le sujet ne peut se situer qu'au-delà des identifications, celles-ci appartenant au niveau de *l'ego* et des rôles rassurants que nous assumons pour être pour quelqu'un d'autre. Ainsi, le « Je » lacanien s'inscrit dans le sillage des dites « philosophies du sujet », ne serait-ce que par la reprise du terme, qui renvoie au gouffre existant entre le sujet et les choses, pourvues de substance et d'essence. On pourrait certes objecter que le « Je » lacanien n'est pas une instance pleine de pouvoirs, celle des philosophies dont l'âge d'or précède les avancées du structuralisme. En effet, nous sommes très loin du sujet transparent de la conscience, opérateur de synthèse et instance de la volonté. Mais l'ouvrage de Clotilde Leguil nous met en garde contre une lecture simpliste de l'opposition entre le sujet et les structures, en montrant que faire appel au sujet n'est pas méconnaître les déterminations du signifiant et l'emprise de la jouissance, mais parier sur un « Je » qui échappe à toute tentative de *chosification*. Le « Je » dont il s'agit ne saurait être simplement là, comme une entité ou un pouvoir précédant toute mise en œuvre : au contraire, n'ayant pas d'essence, il est de l'ordre de l'acte. Loin d'être un acquis, il est un devenir ou un accomplissement ; c'est pourquoi Clotilde Leguil insiste qu'il implique un pari, et donc une mise et une perte. Parier sur ce « Je » aujourd'hui nous paraît plus que jamais nécessaire : car dire « Je », c'est échapper à la chosification liberticide de la science et à la forclusion du sujet par les revendications identitaires, en faisant valoir que chacun est avant tout responsable, au sens où il doit répondre de son être.

1 : Lacan J., « Fonction et champ de la parole et du langage », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 321.
2 : Leguil Cl., « *Je » Une traversée des identités,* Paris, PUF, 2018, p. 99.
3 : *Ibid.,* p. 121.
4 : *Ibid.*, p. 122.
5 : Leguil Cl., *Sartre avec Lacan. Corrélation antinomique, liaison dangereuse,* Paris, Navarin/Le Champ freudien, 2002.

Clotilde Leguil sera, le lundi 25 juin prochain, l'invitée de la Commission de la bibliothèque de l'ECF autour de son ouvrage ***« Je » une traversée des identités***.

– 21 h, au local de l'ECF – 1, rue Huysmans, Paris 6e –

Le jouir du corps comme cadre
À propos de *L'Âge d'homme* de Michel Leiris

par Philippe Lacadée

Michel Leiris a commencé d'écrire *L'Âge d'homme* en 1930, au décours d'une cure avec le Dr Adrien Borel. C'est naturellement « dans les eaux troubles de l'inconscient » (1) qu'il va pêcher les souvenirs de son enfance, à la ligne de ce qu'il nomme dans son journal la *pischanalyse* (2), pour en repérer avec l'exactitude du poète la cause sexuelle. « Durant mes premières années, je ne m'intéressais guère au monde extérieur, si ce n'est en fonction de mes besoins les plus immédiats, ou de mes peurs. L'univers était presque tout entier circonscrit en moi, compris entre ces deux pôles de mes préoccupations qu'étaient d'une part ma "lune" (ainsi, en langage enfantin, m'avait-on appris à désigner mon postérieur), d'autre part ma "petite machine" (nom que ma mère donnait à mes parties génitales). Quant à la nature, elle n'était guère que prétexte à méfiance, soit qu'on m'eût mis en garde contre les vipères qui pullulent dans la forêt de Fontainebleau […] soit que, m'emmenant jouer au Bois de Boulogne, ma mère m'eût bien recommandé de ne pas écouter ce que pourraient me dire pour essayer de m'entraîner les "mauvaises gens" qui hantaient, selon elle, les abords des fortifications et du champ de courses d'Auteuil, individus mal définis que je pressentais vaguement n'être autres que des satyres […] on me disait que "ce n'était pas pour moi" ainsi qu'on fit par la suite pour les publications grivoises, autre face de ce même monde étrange. » (3)

La rencontre d'une érection brusque et mystérieuse

Il revient sur un épisode crucial, vécu à l'âge de six ou sept ans lors d'une promenade avec sa mère, dans une carrière, « théâtre de [sa] première érection ». « L'événement qui avait motivé mon émoi était la vue d'un groupe d'enfants – filles et garçons à peu près de mon âge – grimpant pieds nus à des arbres. Il constate alors une « bizarre coïncidence » entre la modification qui affecte son sexe et le spectacle qui lui est offert. « Beaucoup plus tard, j'ai cru me rappeler la sensation étrange que j'éprouvais alors imaginant ce que devait faire ressentir à la fois de plaisant et douloureux aux enfants en question le contact de la plante de leurs pieds et de leurs orteils nus avec l'écorce rugueuse […] Quoi qu'il en soit, cette érection brusque, et mystérieuse dans sa cause puisque je n'établissais aucun lien entre la représentation qui l'avait provoquée et le phénomène lui-même, correspondait à une sorte d'irruption de la nature du monde extérieur puisque, sans être encore capable de trouver le mot de l'énigme, je notai du moins une coïncidence, impliquant un parallélisme entre deux séries de faits ; ce qui se passait dans mon corps, et les événements extérieurs, dont je n'avais jusqu'alors jamais tenu compte en tant que se déroulant dans un milieu réellement séparé » (4).

Leiris décrit très bien cet événement de corps où, de façon contingente, s'introduit quelque chose sous le mode d'une sensation inédite et immédiate, une irruption qui ne peut pas être représentée. Quelque chose de la jouissance témoigne déjà là de ce qui ne se rapporte pas et vient faire trou dans le réel, trou aussi dans le langage enfantin où il trouvait son assise subjective – *ma lune*, *ma petite machine*. Juste une *coïncidence*, un parallélisme entre deux séries de faits. Cela laisse place à la contingence sur fond d'essence qui se réactualisera à l'adolescence. Lacan désigne là « une sorte de puberté psychologique, fort prématurée, on le voit par rapport à la puberté physiologique » (5) dite, par Freud, « métamorphose de la puberté » : « La force motrice que cette partie virile déploiera plus tard à la puberté se manifeste à cette époque essentiellement comme besoin pressant d'investigation, comme curiosité sexuelle. » (6)

« Elle est belle comme le Mensonge ! »

Le symptôme viendra alors comme réponse à l'absence, déjà là, de savoir sur le rapport sexuel. Lacan nous l'indique à propos du symptôme phobique du petit Hans (7).

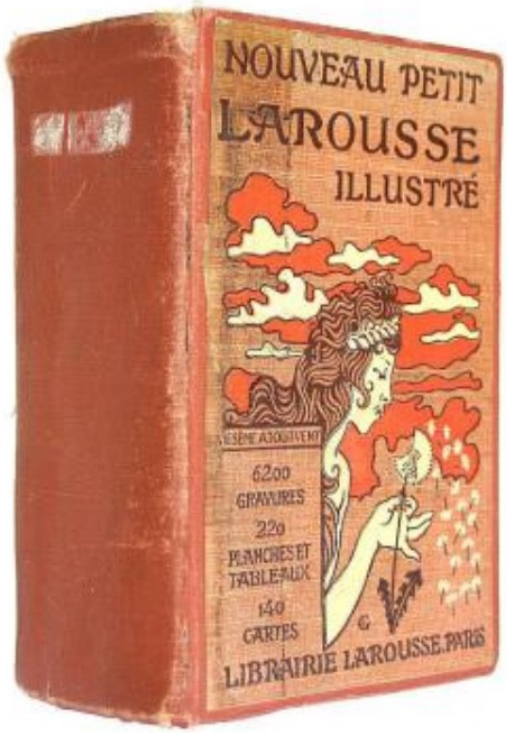
Michel Leiris dit qu'il a toujours eu peur des femmes comme de son propre corps (8). Il procède comme tout homme qui aurait la trouille de ce qui présentifie l'Autre sous les espèces d'une femme : il la métabolise en symptôme. Si l'homme fait d'une femme son *partenaire-symptôme*, (9) c'est pour cerner, par le biais de l'Un de la lettre, ce qui, chez une femme, n'est pas susceptible d'être comblé comme Un. Le partenaire est ici l'enveloppe de petit *a* soit l'expérience de satisfaction élevée à la dignité d'un objet comme l'est le symptôme.

Michel Leiris, dans *L'Âge d'homme*, précise comment une peinture de Cranach représentant deux figures féminines spécialement attirantes, Lucrèce et Judith, est venue, comme cause de son désir métabolisée en symptôme, donner une enveloppe à ce qu'il avait rencontré, enfant, comme rejet de l'hétéro sous la forme de cette irruption de la nature dans [son] corps » (10) lors de sa première érection. Ce jouir du corps, ces sensations « sont le

cadre ou des fragments de cadre dans lequel tout le reste s'est logé » (11), écrit-il. Il explique très bien comment ces deux créatures – auxquelles il dit avoir attaché, arbitrairement peut-être, un sens allégorique – sont venues guérir les maux de son corps, en réponse à ce qu'il avait rencontré et subi comme une détresse intérieure lors de cette première sensation. Pour lui, ce sont choses freudiennes, partenaires-symptômes venues envelopper de semblant sa première jouissance – qui de façon *extime* en est le cadre –, en la phallicisant selon le mode de la nudité féminine alléchante. D'une femme, il disait : « Elle est belle comme le Mensonge ! » (12)

L'idée d'écrire ce témoignage lui est venue quand il réalisa la conjonction qu'il avait opérée entre sa rencontre avec le sexe et le tableau. Il précise que c'est dans le *Nouveau Larousse illustré* – bible feuilletée fiévreusement, de l'âge de raison à la puberté, dans l'espoir que s'y trouverait la réponse à l'avalanche de questions que la curiosité sexuelle suggère – qu'il avait rencontré l'image des deux nudités allégoriques plus ou moins attirantes de Cranach dont il dit que c'est le type de peinture à se « pâmer devant » (13) comme on se pâme devant une belle femme. Les allégories sont selon lui « des leçons par l'image en même temps qu'énigmes à résoudre » (14).

Le symptôme se présente là comme élaboration en réponse à l'absence de savoir sur la jouissance, au réel comme impossible. Il importe de rappeler que la sexualité ne commence pas à la puberté. L'émergence de la génitalité ne fait que provoquer une répétition avec le réel sur fond de trou du sens. L'adolescence est le temps d'un choix symptomatique possible pour un sujet par rapport à l'impossible rencontre : ce choix du symptôme peut être lu comme mode de jouir du sujet.



Selon Freud, dans l'enfance, en dehors du cas de l'enfant à la mamelle, la jouissance pulsionnelle est fondamentalement autoérotique. À la puberté, ajoute-t-il, la jouissance change de statut et devient jouissance de l'acte sexuel, jouissance d'un objet extérieur. « Dans "Les métamorphoses de la puberté", Freud étudie le problème de la transition de la jouissance autoérotique à la satisfaction copulatoire. Lacan pose que cela ne se fait pas, qu'il s'agit d'une illusion freudienne – foncièrement, *je ne jouis pas du corps de l'Autre*, il n'y a de jouissance que du corps propre ou jouissance de son fantasme, des fantasmes » (15), souligne Jacques-Alain Miller. C'est aussi ce que révèle le mystère de son érection de *L'Âge d'homme* : on ne jouit pas du corps de l'Autre ; on ne jouit jamais que de son propre corps.

Ainsi Michel Leiris montre que c'est sur l'idée *je jouis du corps de l'Autre* que s'est élaboré pour lui tout un tableau de mythologie d'*allégories parfaites*, dont le cadre fut cette expérience mystérieuse de jouissance et où se répondent ainsi la jouissance et l'amour. Le corps de l'Autre s'incarne pour lui et s'articule, *via* le dictionnaire de la langue, dans les allégories, qui cependant ne satisfont pas directement la pulsion. Il y a un reste pulsionnel : la présence de la peur de ce qui, du corps, signe une jouissance hétérogène, limitant le pari vers l'alliance entre l'identification allégorique et la pulsion.

1 : Leiris M., *Journal 1922-1989*, Gallimard, NRF, 1992, 10 mars 1946.
2 : *Ibid.*, 28 octobre 1929.
3 : Leiris M., *L'Âge d'homme*, Gallimard, coll. Folio, p. 39.
4 : *Ibid.,* p. 39-40.
5 : Lacan J., « Les complexes familiaux dans la formation de l'individu », *Autres Écrits*, Seuil, 2001, p. 46
6 : Freud S., « L'organisation génitale infantile », *La Vie sexuelle*, Presses Universitaires de France, 1969, p. 115.
7 : Lacan J., » Conférence à Genève sur le symptôme », Texte établi par Jacques-Alain Miller, *Virilités, La Cause du désir n 95*, Navarin Éditeur, 2017, p. 14.
8 : Leiris M., *L'Âge d'homme, op, cit.,* p. 152-153.
9 : Miller J-A, Cours Le partenaire symptôme, *L'orientation lacanienne,* 1997-1998.
10 : Leiris M., *L'Âge d'homme*, *op. cit.*, p. 40.
11 : *Ibid.,* p. 41.
12 : *Id.*
13 : *Ibid.,* p. 56.
14 : *Ibid.,* p. 53.
15 : Miller J.-A., « En direction de l'adolescence », in *Après l'enfance,* Travaux de l'Institut psychanalytique de l'enfant, Navarin, coll. *La petite Girafe* n°4, 2017, p 26.

Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur
1, avenue de l'Observatoire, Paris 6e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6e – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).
Rédacteur en chef : Yves Vanderveken (yves.vanderveken@skynet.be).
Éditorialistes : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.
Maquettiste : Luc Garcia.
Relectures : Anne-Charlotte Gauthier, Sylvie Goumet, Pascale Simonet.
Électronicien : Nicolas Rose.
Secrétariat : Nathalie Marchaison.
Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.
Comité exécutif : Jacques-Alain Miller, président ; Eve Miller-Rose ; Yves Vanderveken.

pour acceder au site LacanQuotidien.fr CLIQUEZ ICI